Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 43 (2006)
Heft: 1700

Artikel: Urs Widmer : tenter avec des mots, de réenchanter le monde
Autor: Schafroth, Elias
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1009122

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Tenter avec des mots, de réenchanter le monde

***Feuxcroisés*, la revue du Service de presse suisse voué aux littératures et aux échanges culturels, rend hommage, dans son huitième volume, à l'écriture magique de l'auteur bâlois.**

«Scriptor francofortiensis sum» – «je suis un écrivain de Francfort». C'est ainsi que, dans *Forschungsreise* (Voyage d'étude), le narrateur qui parle à la première personne se présente au Pape par téléphone. Et, de fait, lorsqu'en 1974 paraît ce roman d'aventures, son auteur, le Bâlois Urs Widmer, vit à Francfort. Mais la drôlerie hilarante du latin scolaire dans lequel le narrateur décline sa prétendue identité fait passer au second plan le clin d'œil autobiographique. En effet, chez Widmer, cette question de l'identité, qui donne lieu dans cette scène à un absurde jeu de rôles en langue morte, n'est jamais clairement résolue. Ainsi, dans les romans plus tardifs, deux romans d'autofiction, *L'Homme que ma mère a aimé* (Der Geliebte der Mutter, 2000), et *Le Livre de mon père* (Das Buch des Vaters, 2004), le narrateur, qui parle d'abord à la première personne, continue ensuite le récit à la troisième personne, marquant ainsi une distance à lui-même.

Dans ses ouvrages, Widmer multiplie les personnages qui disent «je». Il s'agit toujours d'auteurs qui adorent parler de leur œuvre, et singulièrement du livre que le lecteur a sous les yeux: une mise en abyme pratiquée jusqu'à un point vertigineux puisqu'elle est censée indiquer au lecteur que le narrateur se met à écrire. Or, à ce point du récit, nous sommes le plus souvent à plusieurs pages de son début. Le retour à l'origine passe toujours à côté du point d'origine effectif, de la même façon que dans *Le Siphon bleu* (Der blaue Siphon, 1992), le père et le fils ratent leur rencontre. Le narrateur remonte le temps sans parvenir à se faire reconnaître de son père - c'est après la mort de ce père qu'il est devenu écrivain -, lequel père, de son côté, s'est projeté dans le futur après avoir retrouvé son âge d'enfant. «Où suis-je?», demande le père à son fils, ignorant qu'il parle à son propre enfant en s'adressant à l'auteur adulte. Le fils ne comprend pas la question. Ses textes, pour Widmer, occupent en quelque sorte la place du fils et de l'écrivain. Dans leur audacieuse construction, ils présentent avec une sidérante facilité, dirait-on, une maîtrise virtuose de tous les paradoxes de la temporalité et semblent se faire un jeu d'échapper aux identités fluctuantes ou clivées de leur narrateur.

«Dieu», déclare Widmer dans ses *Grazer Poetikvorlesungen* (Conférences de Graz sur la poétique, 1991), «est le seul poète à avoir eu le premier mot». Et comme après lui personne ne l'a plus, remonter à l'origine de l'écriture, refaire du début le cheminement du langage spécifique de chacun est une entreprise vouée à l'échec. Partout s'entassent les poncifs, les mots éculés, les histoires rabâchées, ce que Widmer appelle les «mythes (triviaux)», lesquels, pour autant, n'imposent pas le silence à ses personnages d'auteur; au contraire, ils leur délient la langue. Ainsi, dans son premier ouvrage, *Alois* (1968), le narrateur égrène à la suite tous ces «mythes triviaux», depuis les héros du *Tour de Suisse* jusqu'aux personnages de *Karl May*. Dans le texte, le «chhätschhächa» est le «terme» qui, désignant ce mâchonnement, cette rumination, fait penser à ce bavardage qu'en langue alémanique on appelle «Chätsche». Cette onomatopée rend parfaitement ce qui constitue la musique même du livre: ce ressassement d'histoires usées, de stéréotypes, de clichés.

Critiquer la langue

Plus récemment, dans ses pièces de théâtre - *Jeanmaire. Ein Stück Schweiz* (1992), *Frölicher. Ein Fest* (1992) ou encore *Top Dogs* (1997) -, qui interrogent explicitement le passé historique et la réalité actuelle de la Suisse, est spécifique du ton widmérien, la façon particulière dont Widmer traite le matériau de la langue usuelle et ses mythes triviaux. Dans ses pièces, la critique de la société passe toujours par la critique de la langue et de ses mythes élimés. Et c'est en ces mythes qu'apparaît le mieux la réalité sociale. «Le monde imaginaire», lit-on dans *Le Paradis de l'oubli* (Das Paradies des Vergessens, 1990), «est une mémoire particulièrement fidèle du réel».

Et Widmer n'est pas avare de son imagination. Le charme de son Australie miteuse dans *Liebesbrief für Mary* («Lettre d'amour pour Mary», 1993), l'insondable forêt vierge de son roman *Im Kongo* (1996) et les verdoyants vallons du pays des chasses éternelles de son *Eté indien* (Indianersommer, 1985) comptent parmi les lieux les plus évocateurs, les plus fortement marquants de l'imaginaire widmérien. Mais les lieux imaginaires pour lesquels sont en partance les personnages de Widmer sont en même temps des enfers. Dans ces contrées, à chaque mot fait écho le souvenir douloureux d'une réalité perdue (*Le Paradis de l'oubli*).

«Ecrire», dit Widmer dans ses *Grazer Poetikvorlesungen*, «c'est un peu tenter avec des mots de mieux réenchanter le monde». Que la tentative soit vouée à l'échec, cela ne fait aucun doute pour lui. Widmer se situe lui-même dans la lignée d'Orphée qui, par son chant, n'a pu mener Eurydice hors des Enfers que jusqu'à l'endroit où il s'est retourné pour la regarder. Pas mieux que lui, le narrateur du *Siphon bleu* ne réussit dans son entreprise: saisir le tube coudé grâce auquel, remonté dans son passé, il avait pour projet de sauver le monde de l'explosion atomique. Du moins son voyage dans le temps a-t-il eu pour effet de rappeler une fois encore le souvenir d'un ancien possible: celui d'un projet audacieux que l'avenir a déjà fait échouer.

Tel est, ni plus ni moins, le pouvoir qu'exerce la magie du langage chez Widmer. Et les calembours qui truffent ses romans ne sont qu'un ingrédient parmi d'autres de ce pouvoir magique. Dans le jeu de mots, il faut prendre le sens au pied de la lettre, comme font les surréalistes ou le schizophrène. «Comptez dessus! Plus souvent que j'épouserais un Congolais!», répond Anne, l'infirmière de *Im Kongo*, à Kuno, l'infirmier en gériatrie qui lui demande sa main. Et à la fin du livre, tous deux, effectivement, finissent par se trouver après qu'au Congo ils se sont transformés en Africains.

Elias Schafroth

traduction de Nicole Taubes

www.culturactif.ch